Michel DAVID

un bonheur si fragile

1. L'engagement

Extrait du tome 1
OFFERT

Kennes

Roman du terroir

Michel DAVID

Un bonheur si fragile

Tome 1

L'engagement

Roman du terroir

Kennes

Chère lectrice, cher lecteur,

Vous avez entre les mains les premières pages de « Un bonheur si fragile ».

On fait le pari ! On vous offre cet extrait en espérant simplement que vous aurez le même plaisir que nous, et que vous aurez envie de connaître la suite…

Bonne lecture.

L'Éditeur

Illustrations : Régis Loisel et Jean-Louis Tripp
Couleurs : François Lapierre

Publié avec les autorisations des Éditions Hurtubise inc. – Montréal, Québec, Canada

Copyright © 2009, Éditions Hurtubise inc.

Copyright © 2015, Kennes Éditions pour l'édition française en Europe

Rue de la Blanche Borne 15
6280 Gerpinnes (Loverval) – Belgique
www.kenneseditions.com

Extrait gratuit

Tous droits réservés

Avant-propos

Michel David est l'auteur de nombreuses sagas historiques qui présentent, chacune à sa manière, l'histoire du Québec depuis la fin du XIX^{e} siècle. Décédé prématurément en août 2010, il a laissé le souvenir impérissable d'un auteur de grand talent. Les ventes de l'ensemble de ses sagas ont largement dépassé le million d'exemplaires sur le nouveau continent, faisant de lui l'un des auteurs québécois les plus lus de sa génération.

Fin observateur des mœurs et des traditions, Michel David dépeint dans un style unique, grâce à des anecdotes savoureuses, des dialogues colorés et des personnages attachants, le contexte journalier du Québec rural du début du XX^{e} siècle. Son écriture, qui se rapproche beaucoup de celle du théâtre, met en valeur son formidable talent de conteur.

Un bonheur si fragile est le tableau d'une époque révolue quand fidélité, piété et ardeur au travail étaient des vertus encouragées par le clergé tout-puissant. Issue d'une famille dont les membres sont liés par l'amour et l'esprit d'entraide, Corinne Joyal n'aurait jamais cru qu'en épousant Laurent Boisvert, elle ferait son entrée dans une famille où l'argent et l'égoïsme règnent en maîtres. Dès les premiers mois de leur vie commune, Corinne découvrira rapidement que son mari est un homme irresponsable, avare et fainéant.

La langue utilisée par Michel David est colorée et comprend de nombreuses expressions anciennes et plusieurs québécismes qui nous replongent dans un autre temps. Ces expressions ne sont pas courantes et ces références ne sont pas naturelles pour les lecteurs d'ici. Cependant, elles donnent au récit toute sa saveur et son atmosphère particulière. C'est pour cette raison que l'éditeur les a volontairement conservées dans l'édition actuelle. Si certains mots paraîtront surprenants, certaines tournures de phrases spéciales, plusieurs feront sourire et vous plongeront dans un univers autre, celui d'une époque révolue dans un Québec à la fois lointain et étrangement familier.

L'éditeur

Chapitre 1

La grande nouvelle

Anselme Béliveau, le curé de la paroisse Saint-Paul-des-Prés, ronflait comme un bienheureux, son double menton appuyé sur sa poitrine. Ses lunettes rondes à monture métallique avaient légèrement glissé sur son nez. Après les fatigues causées par toutes les cérémonies de la semaine sainte, le digne ecclésiastique profitait d'un repos bien mérité.

Dès la fin du dîner, le prêtre au ventre confortable avait quitté son vicaire dans la ferme intention de lire son bréviaire dans son bureau. Cependant, il avait tellement fait honneur au rôti de bœuf et à la tarte aux pommes servis par Rose Bellavance qu'une digestion difficile et le silence de la pièce l'avaient fait succomber à une sieste involontaire.

— Monsieur le curé ! Monsieur le curé, êtes-vous là ? s'écria la servante en frappant à la porte du bureau du curé de la paroisse.

Tiré brusquement de son sommeil, il fallut plusieurs secondes au prêtre pour reprendre contact avec la réalité.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? maugréa-t-il, mécontent d'avoir été réveillé en sursaut.

La porte s'ouvrit sur une vieille dame de soixante-dix ans, légèrement voûtée et à la voix quelque peu chevrotante.

— C'est monsieur Parenteau qui aimerait vous voir, murmura la servante en demeurant sur le pas de la porte. Je l'ai fait passer dans la salle d'attente.

— Vous auriez pu demander à l'abbé Nadon de s'en occuper, rétorqua le curé Béliveau.

— Il est parti à l'école du village depuis un bon bout de temps.

— Bon, c'est correct, reprit-il en poussant un soupir. Dites-lui que je vais le recevoir dans cinq minutes.

Rose Bellavance sortit et le prêtre quitta son fauteuil pour se dégourdir les jambes. Il s'immobilisa un instant devant l'une des fenêtres dont il écarta le lourd rideau de velours brun qui la masquait partiellement. Son regard se porta immédiatement sur le terrain vague voisin où, en ce mois d'avril 1901, les pierres noircies par le feu de son ancienne église se devinaient au milieu des longues herbes brunes. Il dut faire un effort de volonté pour détourner les yeux de l'endroit et les diriger plutôt vers le cimetière voisin.

Même si ce triste spectacle s'imposait à lui depuis plus de trois ans, il ne s'y était jamais habitué. Il éprouvait toujours le même serrement de cœur à la pensée de la magnifique église que le feu avait ravagée en quelques heures le 12 février 1898.

Ce soir-là, alors qu'il se préparait à monter dans sa chambre, des lueurs rouges dansant sur les murs du salon du presbytère l'avaient intrigué et incité à regarder par une fenêtre. À la vue des flammes en train de lécher l'avant-toit de son église, il avait poussé un cri de désespoir qui avait alerté son vicaire. Les deux ecclésiastiques s'étaient précipités à l'extérieur sans prendre le temps de revêtir un manteau en cette froide soirée de février. Leur arrivée sur les lieux avait coïncidé avec celle du maire et des premiers paroissiens.

— Sonnez le tocsin, monsieur le maire, avait ordonné le curé, au comble de l'énervement.

— Mais ça flambe en-dedans, avait fait remarquer Bertrand Gagnon. Quand je vais ouvrir la porte, ça va faire

un appel d'air et ça va être pire encore. C'est ben trop dangereux, monsieur le curé.

L'abbé Nadon, que les paroissiens de Saint-Paul-des-Prés avaient affectueusement surnommé Tom Pouce à cause de sa petite taille, avait alors écarté le maire de la main, monté les marches du parvis et était entré dans l'église en flammes. Aussitôt, les cloches s'étaient mises en branle pendant que le curé Béliveau avait couru vers l'arrière du bâtiment pour atteindre la sacristie, suivi de près par deux braves paroissiens qui venaient d'arriver sur les lieux. C'était ainsi que les saintes espèces enfermées dans le tabernacle, les vases sacrés et une bonne partie des vêtements sacerdotaux avaient pu être sauvés.

En quelques minutes, les habitants de Saint-Paul-des-Prés avaient envahi les lieux de la catastrophe. Horrifiés, ils voyaient les flammes s'échapper en ronflant par les fenêtres dont les vitraux avaient éclaté. Pendant que certains hommes de la paroisse perçaient à grands coups de hache un trou dans la glace de la rivière Yamaska située à quelques centaines de pieds en face de l'église en flammes, les femmes, rassemblées en un troupeau frileux de l'autre côté de la route, priaient.

Rapidement, une chaîne s'était organisée et les seaux remplis d'eau avaient commencé à passer de main en main et avaient été déversés à la volée sur le brasier dans l'espoir de contenir les flammes. En pure perte. Après deux heures d'une lutte inutile, le curé Béliveau et le maire avaient enjoint les gens à s'éloigner de la scène parce que le toit risquait de s'effondrer d'un moment à l'autre. On s'était contentés alors de surveiller étroitement le brasier pour éviter que l'incendie ne se propage au presbytère voisin.

Ensuite, tout était allé très vite. Quelques minutes plus tard, le toit s'était écrasé dans un grondement sinistre accompagné par les cris d'horreur des spectateurs. À la fin de la nuit, l'église presque centenaire de Saint-Paul-des-Prés n'était qu'un amas de ruines fumantes dont il ne s'échappait plus que des volutes de fumée.

Alors, un à un, les paroissiens, transis et le cœur lourd, s'étaient résignés à rentrer chez eux dans la nuit hivernale.

Toujours planté devant la fenêtre, Anselme Béliveau se rappelait comme il avait accueilli avec soulagement la neige qui avait recouvert les restes de son église dans les heures qui avaient suivi. Elle avait rapidement dissimulé une bonne partie des débris calcinés.

La disparition de leur église avait endeuillé autant le curé que les habitants de Saint-Paul-des-Prés. Le spécialiste venu de Sorel quelques jours plus tard avait vite conclu à un incendie accidentel probablement causé par un lampion puisque l'édifice n'était pas chauffé durant la nuit.

Le surlendemain, le curé Béliveau avait attelé sa *sleigh* et était allé à Nicolet rencontrer monseigneur Gravel, son supérieur, pour savoir ce qu'il convenait de faire dans les circonstances. À cette occasion, le prélat avait fait mentir sa réputation d'ecclésiastique froid et sévère. Il s'était montré plein de compassion pour le curé de Saint-Paul-des-Prés.

— L'essentiel est que le feu n'ait pas fait de victime, avait-il affirmé. Je comprends que la perte soit grande pour vous et vos paroissiens, mais dites-vous que Dieu sera aussi confortable dans la prochaine maison que vous lui bâtirez. En attendant que votre fabrique ait trouvé les fonds nécessaires pour reconstruire, je vous laisse le soin de trouver un endroit approprié pour célébrer le culte, avait-il ajouté.

— J'ai pensé au réfectoire du couvent des sœurs de l'Assomption, monseigneur, avait répondu le curé. J'en ai parlé à mère Sainte-Flavie, la supérieure, et elle est d'accord pour nous laisser le transformer en chapelle. C'est pas bien grand, mais en célébrant une basse-messe de plus le dimanche matin, ça devrait aller.

— Et comment elle va se débrouiller sans son réfectoire ? avait demandé le prélat.

— Elle m'a dit qu'elle transformerait une classe vide en réfectoire pour ses religieuses et pour les filles du couvent.

— C'est parfait, avait jugé le prélat. Je vous enverrai cette semaine une lettre que vous pourrez lire en chaire à vos paroissiens. Je les encouragerai à se consacrer à la construction d'une autre église le plus tôt possible… Mais il va de soi qu'il n'est pas question de se lancer dans l'aventure avant que la fabrique n'ait amassé cinq mille dollars.

— Cinq mille dollars ! n'avait pu s'empêcher de s'exclamer le brave curé.

— Et encore, avait laissé tomber monseigneur Gravel en se levant pour signifier la fin de l'entrevue. J'ai sur les bras les dettes de deux paroisses du diocèse qui se sont lancées dans la construction d'églises trop coûteuses pour leurs moyens. Ça n'arrivera plus, du moins aussi longtemps que je serai évêque du diocèse de Nicolet.

Le dimanche suivant, Anselme Béliveau et son vicaire avaient lu la lettre de l'évêque aux paroissiens à la fin de chacune des trois messes célébrées au couvent voisin du presbytère. La veille, lors de la réunion du conseil de la fabrique, certains marguilliers s'étaient élevés contre la décision de monseigneur Gravel, mais ils avaient vite été ramenés à la réalité par le président de la commission scolaire et du conseil, Gonzague Boisvert.

— Parle donc pas à travers ton chapeau, avait-il sèchement lancé à un marguillier. Monseigneur a raison, il faut au moins cinq mille piastres pour commencer à construire.

— Oui, mais on n'a plus d'église, avait voulu argumenter Camil Racicot.

— On n'en mourra pas, l'avait abruptement coupé le président. On est déjà organisés avec les sœurs pour se servir de leur réfectoire. En échange, on fournira le bois pour chauffer leur couvent. On attendra le temps qu'il faudra.

Cette dernière déclaration du président irascible de la fabrique avait mis fin à toutes les discussions. L'assemblée avait alors été levée.

Depuis, la reconstruction de son église avait été au centre de toutes les préoccupations du brave curé Béliveau. Avec

l'aide de son vicaire, il n'avait cessé de harceler ses paroissiens pour qu'ils contribuent généreusement aux fonds destinés à cette église dont l'absence se faisait si cruellement sentir, surtout à l'approche des grandes fêtes religieuses comme Noël et Pâques. Malheureusement, l'argent était rare chez les cultivateurs en ce début du vingtième siècle. Le pasteur avait beau se priver, économiser le moindre sou et pousser la fabrique à organiser toutes sortes d'activités paroissiales pour amasser de l'argent, la somme déposée chez le notaire Ménard n'atteignait que trois mille dollars après trois ans et demi de sacrifices. De plus, ce montant avait été atteint essentiellement grâce à quatre legs importants de paroissiens décédés.

— On n'y arrivera jamais ! se plaignait parfois le curé auprès de son jeune vicaire, dans ses moments de découragement.

— Ça avance, monsieur le curé, ça avance, le rassurait Jérôme Nadon. On a ramassé plus cette année que l'année passée.

La porte du bureau s'ouvrit à nouveau dans le dos d'Anselme Béliveau.

— Monsieur le curé, monsieur Parenteau attend toujours, murmura la servante.

— J'arrive, madame Bellavance.

Le prêtre sortit de la pièce, traversa le couloir et alla ouvrir la porte de la petite salle où attendait le visiteur depuis plusieurs minutes.

Gustave Parenteau avait retiré son léger manteau de printemps et déposé sa canne contre le mur avant de s'asseoir sur l'une des six chaises inconfortables qui meublaient la petite pièce uniquement ornée d'une fougère anémique. L'homme, âgé d'une trentaine d'années, était habillé avec un soin excessif. Son costume gris acier finement rayé était égayé par un mouchoir rouge dépassant légèrement de la

poche de poitrine. Un col en celluloïd d'un blanc éclatant enserrait son cou maigre tout en mettant en valeur une cravate du même rouge que le mouchoir. La fine moustache blonde aux pointes coquettement retroussées ne faisait pourtant pas oublier la chevelure clairsemée et l'air maladif du visiteur.

— Bonjour, maître Parenteau, le salua Anselme Béliveau sans trop de chaleur. Passez donc dans mon bureau.

Le curé de la paroisse cacha difficilement son agacement à la vue de son sémillant visiteur. Il n'éprouvait aucune sympathie pour ce dandy aux manières un peu efféminées issu d'une riche famille montréalaise. On racontait dans la paroisse que le jeune avocat avait séjourné quelques années en France avant de venir occuper un poste dans le cabinet d'avocats dirigé par son père. Victime d'une pneumonie quelques mois après son retour d'Europe, il avait décidé de venir se refaire une santé à la campagne l'automne précédent. Il s'était alors installé dans la maison de feue Eugénie Morin, située face au presbytère. La rumeur voulait que la veuve Morin fût une lointaine parente qui avait légué sa maison aux Parenteau.

— Je vous suis, monsieur le curé, dit Gustave Parenteau avec l'accent français qu'il se plaisait à cultiver.

Anselme Béliveau lui montra un siège avant de contourner son lourd bureau en noyer et de se laisser tomber dans son fauteuil dont le siège était recouvert de cuir noir.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous ? demanda-t-il assez abruptement à son visiteur.

L'autre toussota de manière affectée et lissa sa moustache avant de prendre la parole, ce qui eut le don d'agacer plus encore le curé de Saint-Paul-des-Prés.

Il importe tout de même de mentionner que le prêtre avait la réputation fort méritée d'être soupe au lait et d'avoir une très haute idée de son rôle de pasteur. Le verbe haut et le geste tranchant, il avait l'habitude de dicter ses directives sur un ton qui n'admettait pas la contestation. Rien ne

l'irritait plus que de sentir qu'il n'impressionnait nullement l'homme de loi.

— Je ne suis pas l'un de vos paroissiens depuis bien longtemps, monsieur le curé, dit le jeune avocat comme entrée en matière, mais je demeure à Saint-Paul depuis assez longtemps pour savoir à quel point la reconstruction de votre église vous tient à cœur.

— C'est sûr, reconnut le gros prêtre sur un ton bourru.

Ce fils de cultivateur de Sainte-Perpétue s'irritait facilement quand on n'allait pas droit au but.

— Bon, je ne vais pas vous faire perdre trop de votre précieux temps, enchaîna Gustave Parenteau en sortant de l'une de ses poches un étui en argent contenant ses cigarettes. Puis-je m'allumer une cigarette ?

— Allez-y, accepta l'ecclésiastique agacé, en poussant vers son visiteur un cendrier.

— Est-ce qu'il est indiscret de vous demander quelle somme vous manque pour démarrer les travaux de reconstruction ? demanda Parenteau après avoir allumé sa cigarette.

Le curé eut un moment d'hésitation avant de se décider à répondre.

— C'est pas un très grand secret, finit-il par dire comme à contrecœur. Vous auriez pu l'apprendre par l'un des marguilliers de la paroisse. Il nous manque encore deux mille piastres. Comme vous pouvez le voir, c'est pas demain la veille qu'on va avoir une église dans la paroisse…

— C'est bien ce qu'on m'a dit, fit l'avocat sans honte aucune.

— Mais je vous trouve bien curieux pour…

— Pour un étranger ? demanda le jeune homme avec un sourire railleur.

— Je voulais dire pour quelqu'un qui reste au village depuis si peu de temps, se rattrapa le prêtre en rougissant légèrement.

— Détrompez-vous, monsieur le curé, reprit le dandy sur un ton précieux. Ce n'est pas de la curiosité, c'est plutôt de l'intérêt.

— Comment ça ?

— Je vous explique rapidement. J'ai reçu une lettre d'un notaire de Montréal m'avisant que l'une de mes clientes était décédée à la fin de l'hiver. Il semble qu'elle m'ait légué une somme plutôt conséquente.

— Je suis bien content pour vous, dit froidement Anselme Béliveau.

— J'ai bien réfléchi, poursuivit le visiteur sur un ton imperturbable après avoir soufflé vers le plafond la fumée qu'il venait d'aspirer. J'ai décidé de faire un don important à votre paroisse.

— Êtes-vous sérieux ? demanda le curé en s'avançant au bord de son fauteuil.

— On ne peut plus sérieux, monsieur le curé, répondit l'avocat en tirant de sa poche de poitrine une enveloppe blanche. Vous trouverez un chèque de deux mille dollars dans cette enveloppe.

À l'annonce d'une telle somme, le cœur du pauvre curé avait eu un raté et son visage avait soudainement pâli.

— Ben voyons donc ! protesta-t-il faiblement. Mais c'est une vraie fortune ! J'ai envie de me pincer pour voir si je rêve pas.

— Faites surtout pas ça, monsieur le curé, dit un Gustave Parenteau apparemment très fier de son geste. Disons que ce sera ma contribution personnelle à la construction de la nouvelle église, ajouta-t-il en se levant.

— Je sais vraiment pas comment vous remercier, balbutia le curé Béliveau en se levant à son tour pour lui tendre la main. Vous faites là un cadeau qui a pas de prix à mes paroissiens. Je suis certain que Dieu vous le rendra.

— Je l'espère bien, monsieur le curé, répliqua le jeune homme en lui serrant la main.

Anselme Béliveau accompagna le généreux donateur jusqu'à la porte du presbytère en réitérant ses remerciements. Lorsque la lourde porte se fut refermée derrière l'avocat, le prêtre se frotta les mains de contentement et éprouva beaucoup de mal à se retenir de pousser un cri de joie. Le visage illuminé par un sourire de ravissement, il se contenta de s'arrêter un instant à la porte de la cuisine pour demander à la vieille servante de lui envoyer l'abbé Nadon dès son retour de l'école. Il se garda bien de raconter à Rose Bellavance ce qui venait d'arriver, de peur qu'elle ne communique la nouvelle au vicaire avant lui.

Une heure plus tard, Jérôme Nadon vint frapper à la porte du bureau de son supérieur. Le petit prêtre aux cheveux bruns toujours impeccablement séparés par une raie pénétra dans la pièce, sa figure ronde fendue par un large sourire.

— Vous voulez me voir, monsieur le curé ?

— Entre, Jérôme, et viens t'asseoir une minute. J'ai toute une nouvelle à t'apprendre.

Intrigué, le vicaire vint prendre place en face d'Anselme Béliveau qu'il considérait presque comme un second père.

— Je viens de recevoir la visite de Gustave Parenteau, dit le curé.

— Je suppose que c'est pas ça que vous appelez une bonne nouvelle, se moqua le jeune prêtre, qui avait deviné depuis longtemps l'antipathie que son curé entretenait à l'égard de ce nouveau paroissien un peu trop voyant.

— Oui, justement, répliqua le curé Béliveau. Il vient de sortir du bureau en me laissant un chèque pour la paroisse.

— Ah bon !

— Tu devineras jamais combien il nous donne, reprit son supérieur, enthousiaste.

— Je sais pas moi, cinq piastres ? Dix piastres, peut-être. Il a l'air pas mal à l'aise après tout.

— Non, t'es pas mal loin du compte, fit le curé, la mine réjouie. Il nous donne deux mille piastres.

— Hein ! sursauta son vis-à-vis. Pas deux mille piastres !

— T'as bien entendu : deux mille piastres ! Assez pour enfin commencer la construction de notre nouvelle église ce printemps.

— Eh bien, monsieur le curé, c'est en plein le miracle que nous attendions. On n'aura pas prié pour rien. Dieu nous a entendus, affirma Jérôme Nadon avec un enthousiasme égal à celui de son supérieur.

— On va fêter ça, conclut Anselme Béliveau en ouvrant le dernier tiroir de son bureau pour en tirer une bouteille de gin et deux petits verres.

— Juste une goutte pour moi, monsieur le curé, protesta l'abbé. Je supporte pas la boisson.

Il se retint à temps pour ne pas ajouter « aussi bien que vous ».

Durant les cinq dernières années passées dans la paroisse, l'abbé Nadon avait remarqué que son curé avait une certaine propension à boire. Bien sûr, il ne l'avait jamais vu ivre, mais il savait qu'il avait toujours une ou deux bouteilles de gin dissimulées soit dans sa chambre à coucher, soit dans son bureau. À quelques reprises, le vicaire avait remarqué l'élocution hésitante de son supérieur et il en avait déduit qu'il prenait parfois un verre en cachette…

Le doute qui venait souvent hanter ses nuits refit soudainement surface. Le soir de l'incendie, le curé Béliveau avait quitté son bureau au milieu de la soirée pour aller prier durant quelques minutes à l'église. Pour la millième fois, il se demanda si son supérieur n'avait pas un peu bu ce soir-là et laissé une chandelle allumée ou mal éteint une allumette avant de quitter les lieux.

Jérôme Nadon se secoua pour chasser cette pensée et regarda le curé Béliveau dévisser en un tour de main la grosse bouteille verte et verser dans chaque verre une large rasade d'alcool. Il tendit l'un des verres à son vicaire avant de lever le sien.

— À notre église ! dit joyeusement le curé en levant son verre.

— À notre église, reprit le vicaire.

— Après le souper, je vais envoyer chercher Gonzague Boisvert pour lui annoncer la bonne nouvelle, précisa le curé Béliveau quelques instants plus tard. On va faire une réunion du conseil de fabrique dès demain soir.

Chapitre 2

L'attente

Le silence relatif de l'étable où étaient parquées les six vaches de Napoléon Joyal fut soudainement ponctué par le bruit d'un seau métallique roulant sur le sol.

— Ah ben, ma saudite air bête ! s'écria Corinne en administrant une claque à la vache qui venait de renverser le seau dans lequel elle était en train de recueillir le lait de l'animal.

La jeune fille de dix-huit ans quitta précipitamment le petit banc sur lequel elle était assise pour aller récupérer le récipient que la bête avait heurté. Elle jeta un bref coup d'œil à l'autre extrémité de l'étable, avec l'espoir que son père, occupé, lui aussi, à traire une vache, n'avait rien entendu. Elle l'aperçut venant dans sa direction, l'air furieux.

— Maudit torrieu ! hurla-t-il. Même pas capable de traire une vache comme du monde ! Rentre à la maison et va au moins aider ta mère !

La jeune fille tendit le seau qu'elle venait de récupérer à son père et, sans dire un mot, sortit de l'étable.

En cette fin de vendredi après-midi d'avril, le soleil brillait de tous ses feux, mais ne parvenait pas encore à réchauffer vraiment le fond de l'air. Les dernières traces de neige avaient disparu depuis une semaine. Les branches des trois érables centenaires devant la maison s'ornaient déjà de leurs premiers bourgeons. Ici et là, des touffes d'herbe verte prouvaient que le printemps était enfin installé.

En refermant la porte de l'étable derrière elle, la fille cadette de la famille Joyal arborait un sourire malicieux, signe qu'elle venait de remporter une petite victoire. Elle détestait travailler hors de la maison et s'arrangeait, le plus souvent, pour exaspérer son père qui finissait, presque invariablement, par la renvoyer aux tâches ménagères.

Elle se dirigea sans se presser vers la grande maison en pierre surmontée d'un haut pignon que trois générations de Joyal avaient habitée avant son père. Elle monta sur le balcon et poussa la porte de la cuisine d'été. Elle retirait ses vieilles bottes en caoutchouc noir quand la porte de la cuisine d'hiver s'ouvrit.

— Vous avez déjà fini le train ? lui demanda sa mère, intriguée.

— Non, m'man. P'pa m'a renvoyée.

— Qu'est-ce que t'as encore fait de travers ? fit Lucienne Joyal, d'un air sévère.

La mère de famille de quarante-huit ans avait un visage rond et était dotée d'un tour de taille assez imposant. Ses cheveux poivre et sel coiffés en un strict chignon et sa robe boutonnée très haut accentuaient son air austère.

— C'était pas de ma faute, plaida sa fille. La Rousse a encore trouvé le moyen de broncher pendant que je la trayais et elle a renversé ma chaudière.

— Et naturellement, tu te doutais pas que ça pouvait arriver ? persifla sa mère.

— Ben là, m'man, je peux pas penser à tout.

— Toi, ma petite bonyenne, va pas t'imaginer que je vois pas clair dans ton jeu. Tu profites un peu trop souvent d'être la chouchou de ton père pour éviter de faire ce que t'aimes pas.

— C'est pas de l'ouvrage de fille aussi, m'man, protesta Corinne en pénétrant dans la cuisine d'hiver à la suite de sa mère. Si p'pa avait pas accepté que les garçons aillent courir à Sorel aujourd'hui, j'aurais pas été obligée d'aller l'aider à l'étable.

— Anatole et Bastien viennent de revenir du chantier. Ils ont travaillé dur tout l'hiver. Ils méritent de se changer les idées.

— Pas Simon en tout cas…

— Ton frère a peut-être trois ans de moins que toi, mais ça l'a pas empêché de bûcher du bois tout l'hiver avec ton père. S'il l'a laissé aller avec tes frères, ça te regarde pas. Toi, occupe-toi de te rendre utile un peu et arrête de rêvasser. Bon ! Assez discuté pour rien. Tranche le pain et mets la table. Grouille-toi un peu !

La jeune fille prit un air boudeur et se dirigea vers l'armoire pour en sortir la vaisselle pendant que sa mère allait touiller la soupe aux pois qui mijotait sur le poêle à bois.

— Est-ce qu'ils vont être revenus pour souper ?

— Je pense pas.

— Je vous dis qu'il y en a qui sont chanceux de pouvoir aller se promener à Sorel. Moi aussi, j'ai travaillé tout l'hiver. J'ai fait des catalognes à la journée longue.

— Arrête de te lamenter. C'est pas la place d'une fille de ton âge de courir les chemins en pleine semaine.

Corinne se tut. Après avoir coupé d'épaisses tranches de pain dans la miche tirée de la huche, elle dressa le couvert. Ensuite, elle alla se poster devant l'une des deux fenêtres de la pièce. Le reflet que lui renvoya la vitre lui arracha un sourire sans joie.

La fille cadette de Lucienne et Napoléon Joyal était très jolie et ne l'ignorait pas. Son épaisse chevelure blonde bouclée encadrait un visage aux traits délicats et mobiles, éclairé par des yeux d'un bleu profond. Les garçons de Saint-François-du-Lac, séduits par sa taille fine et son caractère enjoué, tournaient autour d'elle depuis longtemps déjà.

— Veux-tu bien me dire ce que t'as à manger les vitres ? lui demanda sèchement sa mère en l'apercevant, immobile devant la fenêtre.

— J'ai fait ce que vous m'avez demandé, m'man, répondit Corinne, d'une voix un peu exaspérée. La table est mise.

— Reste pas à rien faire. Va épousseter les meubles du salon en attendant que ton père finisse son train.

Lucienne Joyal savait bien ce qui rongeait sa fille depuis le retour du chantier de ses frères. Depuis une semaine, elle attendait avec une impatience croissante le beau Laurent Boisvert qui avait passé l'hiver au même chantier qu'eux, au nord de Lachute. Son amoureux ne s'était pas encore manifesté et l'avait laissée célébrer Pâques seule. Anatole et Bastien avaient assuré à leur sœur que son Laurent n'avait pourtant pas fait la drave. À les entendre, ils avaient perdu de vue le plus jeune fils de Gonzague Boisvert à Trois-Rivières, sur le chemin du retour.

Quand elle avait entendu ça, le visage de la mère de famille s'était durci et elle avait guetté la réaction de sa fille. Cette dernière était restée de glace, mais sa réaction figée cachait mal sa peine.

— Ce garçon-là a pas de tête sur les épaules, avait dit Lucienne à son mari. Si ça se trouve, il est en train de boire toute sa paye dans un hôtel de Trois-Rivières ou de Sorel.

— Il est encore jeune, l'avait excusé Napoléon. Il va vieillir. À part ça, il a peut-être eu un accident. On le sait pas.

— Bien sûr ! avait fait Lucienne. Toi, tu l'haïs pas, ce grand fendant-là. Moi, je te garantis qu'il va savoir ma façon de penser quand il va remettre les pieds ici dedans… si jamais il revient. Ça vient de Saint-Paul ! Est-ce qu'il y a quelque chose qui a du bon sens qui est déjà sorti de là ! Du monde même pas capables de reconstruire leur église. Quand elle a brûlé en 1898, ils allaient la rebâtir dans un an, à les entendre. On est rendus en 1901 et il y a pas encore une pierre de posée.

— Whow ! Calme-toi un peu, lui avait ordonné sèchement le petit homme bedonnant en passant une main sur son crâne à demi dénudé. T'es pas obligée de mettre tout le monde dans le même sac parce que ta fille attend son cavalier depuis une semaine. À part ça, il faut pas parler à tort et à

travers de ce qui se passe à Saint-Paul. Il y a un bon dix milles entre ici et là-bas. On sait pas tout ce qui se brasse par là.

Lucienne Joyal s'était tue, mais elle n'en pensait pas moins. Elle voyait sa fille se morfondre et « manger les vitres pour les beaux yeux de ce grand sans-cœur », comme elle disait. Cela la mettait en colère de voir le peu de considération du garçon qui fréquentait sa fille depuis un an. Au fil des jours, elle s'apercevait bien de la peine de sa cadette sans nouvelles de son prétendant et elle cherchait à l'en distraire.

— Cette idée d'aller s'amouracher d'un gars qui est même pas de la paroisse ! marmonna-t-elle. Il y a pas à dire, c'était une riche idée d'Anatole de nous emmener cet agrès-là le printemps passé, en revenant du chantier…

Un bruit de pas sur le balcon ramena la mère de famille à la réalité. Elle entendit son mari entrer dans la maison. Un instant plus tard, Napoléon Joyal pénétra dans la cuisine pour se diriger, sans un mot, vers la pompe installée sur le comptoir.

— Fais pas gicler l'eau trop fort, lui commanda sa femme en déposant la vieille théière émaillée sur le poêle. Corinne a lavé le plancher après le dîner.

Napoléon Joyal se lava les mains et les essuya avec le linge suspendu sur le côté du comptoir avant de s'avancer vers le bout de la table où il prit place. Sa fille sortit du salon au même moment. Il lui jeta un coup d'œil, mais ne jugea pas utile de revenir sur l'incident survenu à l'étable. Quand les deux femmes eurent déposé la soupière et le plat de fèves au lard sur la table, le maître de maison récita le bénédicité.

On mangea en silence dans la grande cuisine. Seuls la chute des tisons dans le poêle à bois et les bruits des ustensiles heurtant les assiettes venaient troubler le calme de cette soirée d'avril. Quand Corinne vit son père se verser du sirop d'érable dans une soucoupe, elle se leva pour aller chercher le thé.

— Les oies sont déjà revenues, dit Napoléon, comme s'il se parlait à lui-même. J'ai vu un vol passer tout à l'heure en direction de Baie-du-Fèvre.

— En tout cas, on est rendus à la mi-avril et c'est pas encore bien chaud, lui fit remarquer sa femme. Cette année, avant de faire le barda du printemps, je pense qu'on va préparer le jardin. On sèmera plus tard, mais il sera tout bêché.

— Il y a rien qui presse, m'man, protesta sa fille que la perspective de bêcher durant de longues heures n'enchantait guère.

— Bien non ! répliqua sa mère, sarcastique. Je suppose que quand on va avoir besoin de légumes cet été, on n'aura qu'à aller en quêter aux voisins !

Au moment où la jeune fille allait répliquer, l'attention de toute la famille fut attirée par le bruit d'une voiture entrant dans la cour de la ferme. Napoléon se leva, s'approcha d'une fenêtre et souleva le rideau.

— Les garçons sont arrivés, annonça-t-il avant de se laisser tomber dans sa chaise berçante et de se mettre en frais de bourrer sa pipe.

— Bon, mets-leur la table, ordonna Lucienne à sa fille. Ils doivent avoir faim.

— C'est ça, maugréa Corinne. La servante va les servir !

Il y eut des bruits de pas sur le balcon au moment où la voiture poursuivait son chemin vers l'écurie située sur le côté droit de la cour.

— Bonjour tout le monde ! salua Anatole, un jeune homme de taille moyenne à l'air jovial, en poussant la porte de la cuisine.

— J'espère qu'on n'arrive pas trop tard pour souper, reprit son frère Bastien, qui aurait pu passer pour son jumeau tant il lui ressemblait. Simon est parti dételer, il arrive dans deux minutes.

— Montez vous changer, intervint Lucienne. Vous avez juste le temps d'aller ôter votre linge du dimanche avant que ce soit chaud.

Les deux jeunes hommes n'étaient pas encore revenus quand un grand adolescent dégingandé entra dans la cuisine. Il avait les yeux bleus et les cheveux blonds si communs aux Bouchard, la famille de sa mère.

— Dépêche-toi à aller te changer, toi aussi, lui commanda sa mère. Le repas est chaud.

— Je peux ben manger comme je suis là, répliqua l'adolescent. Je mange pas comme un cochon…

— Laisse faire, le coupa Lucienne, sévère. Fais ce que je te dis. J'ai pas l'intention d'être obligée de détacher ta seule chemise blanche.

Simon ne s'entêta pas. Il monta à l'étage et vint rejoindre ses frères quelques instants plus tard.

— Puis ? Est-ce que ça valait la peine d'aller courir à Sorel ? demanda Napoléon sur un ton bon enfant à ses trois fils.

— Ça change le mal de place, p'pa, répondit l'aîné. On s'est pas mal promenés sur le port.

— Et on est allés voir les nouveaux magasins sur la rue Adélaïde, précisa Bastien. Je vous dis que c'est pas mal beau. Il y a du ben beau stock là-dedans.

— Où est-ce que vous avez mangé ? leur demanda leur mère, qui avait commencé à laver la vaisselle.

— Chez Blanche, répondit Simon. Comme ça, on a pu voir Germain, le petit dernier. Je trouve qu'il ressemble pas mal aux deux autres.

Lucienne acquiesça. C'était aussi son opinion, même si elle n'avait pas revu le bébé depuis le mois de février, lorsqu'elle était allée relever sa fille aînée.

— C'est de valeur qu'elle ait pas eu une fille, intervint Corinne en finissant d'essuyer un bol.

— Pourquoi tu dis ça ? lui demanda Anatole.

— Parce qu'elle a déjà deux garçons, pauvre elle.

— Moi, je pense qu'elle est ben mieux avec un autre garçon, dit Bastien en adressant un clin d'œil à son père. Une fille, c'est toujours un paquet de troubles. Ça chiale

tout le temps et c'est pas capable de faire grand-chose de ses dix doigts.

Paf ! Le jeune homme de vingt-trois ans ne fut pas assez rapide pour esquiver la taloche que sa mère lui administra.

— Fais attention à ce que tu dis, innocent ! le sermonna-t-elle, à demi sérieuse. Parle pas trop à travers ton chapeau.

— M'man a raison, renchérit Corinne en réprimant mal un sourire. On pourrait peut-être en dire deux mots à ta Rosalie. Je suis pas sûre qu'elle serait contente d'entendre ce que tu penses des femmes…

— Moi, je pense… commença à dire Simon.

— Toi, t'as pas voix au chapitre, l'interrompit sa sœur. Laisse-toi sécher le nombril.

— Si c'est comme ça, je te donnerai pas de nouvelles de ton Laurent, fit l'adolescent sur un ton narquois.

Le soleil se couchait et l'obscurité envahissait progressivement la pièce. Le père de famille, toujours silencieux, se leva, prit la lampe à huile et alla la déposer au centre de la table après l'avoir allumée.

Le cœur de la jeune fille se serra lorsqu'elle entendit son frère cadet et elle dut faire un effort surhumain pour ne pas manifester son impatience d'avoir enfin des nouvelles de son amoureux. Elle souleva les épaules et prit un air indifférent qui ne trompa personne.

Lucienne s'approcha de son fils.

— T'as vu Laurent Boisvert à Sorel ?

— Non, m'man, on l'a vu à Yamaska, répondit Anatole en allumant sa pipe.

Feignant l'indifférence, Corinne s'approcha de la table et se mit en devoir de la desservir.

— Qu'est-ce qu'il faisait là ? reprit Lucienne en se tournant vers son fils aîné.

— Nous autres, on s'est arrêtés devant l'hôtel pour laisser le cheval souffler un peu. C'est Bastien qui l'a aperçu le premier.

— Ouais, acquiesça son frère. Notre Laurent était écrasé à terre, sur le balcon, tranquille comme Baptiste. Il avait l'air d'avoir les pieds pas mal ronds.

— Moi, je lui ai demandé ce qu'il faisait là, reprit Anatole. Il m'a répondu qu'après avoir fêté un peu la fin du chantier à Trois-Rivières, il était allé donner un coup de main une couple de jours à Cyprien Claveau, un gars de Contrecœur qui a travaillé avec nous autres cet hiver.

— Ce grand sans-dessein-là a pas pensé que, chez eux, ils devaient être morts d'inquiétude de pas le voir arriver ? demanda Lucienne, la mine réprobatrice.

Corinne aurait pu intervenir pour dire que, à part son père, personne ne devait vraiment attendre son amoureux à Saint-Paul. Sa mère était morte six ans auparavant et la maison paternelle n'abritait plus que son père, son frère Henri, sa femme et leurs deux jeunes enfants.

— Je veux pas être langue sale, dit Bastien à son tour, mais j'ai comme l'impression que le Laurent est sur une brosse depuis une dizaine de jours. Il y avait juste à voir comment il était sale. Il sentait mauvais à dix pieds. On lui a proposé de monter pour lui faire faire un bout de chemin. Il nous a répondu que son frère Henri était supposé venir le chercher après le souper.

— À mon avis, il doit pas lui rester grand-chose de sa paye de l'hiver s'il a fêté autant que ça.

— En tout cas, il lui reste au moins deux jours pour se décrotter et pour se remettre d'aplomb sur ses deux jambes avant de venir te voir, s'il en a encore le goût, ben sûr, conclut Bastien avec une grimace à l'endroit de sa jeune sœur.

— T'es bien drôle, se contenta de dire Corinne d'une voix blanche.

Le silence retomba dans la pièce. Corinne aida sa mère à remettre de l'ordre dans la cuisine.

— On va faire la prière tout de suite, déclara Lucienne dès qu'elle eut suspendu les linges à vaisselle derrière le poêle pour les faire sécher.

Il y eut quelques soupirs exaspérés chez les siens, mais la mère de famille n'en tint pas compte. Elle se mit à genoux à bonne distance de la table pour ne pas être tentée de s'y accouder et attendit que les cinq autres membres de la famille l'aient imitée.

— Napoléon, éloigne-toi de la chaise berçante, ordonna-t-elle à son mari qui s'apprêtait à s'y appuyer.

— Ça va faire, la mère supérieure, rétorqua ce dernier. Envoye, qu'on en finisse !

Le ricanement émis par les trois fils s'arrêta net devant le regard furieux de leur mère.

— Vous autres, tenez-vous le corps raide, les avertit-elle avant de faire un grand signe de croix.

Comme chaque soir de la semaine, la prière familiale dura une bonne quinzaine de minutes. Les invocations adressées à divers saints suivaient les *Ave* et la récitation des actes. Quand Lucienne se décida enfin à se signer pour marquer la fin de la prière, son geste fut accompagné par un profond soupir de soulagement.

— Ce serait pas un péché mortel de se mettre à genoux sur un coussin, lui fit remarquer sa fille en se massant les genoux après s'être levée.

— Il manquerait plus rien que ça ! s'exclama sa mère, indignée. T'en mourras pas de te mettre à genoux sur un plancher dur. Tu sauras, ma petite fille, que tu vas connaître des affaires qui vont te faire pas mal plus mal que ça dans la vie.

Lucienne alla chercher le tricot qu'elle avait commencé pour le dernier-né de sa fille Blanche pendant que les hommes rallumaient leur pipe. Durant un bref moment, Corinne demeura debout au centre de la pièce, comme si elle ignorait quelle conduite suivre. Finalement, elle annonça qu'elle montait se coucher.

— Tu te couches ben de bonne heure ? fit son père.

— J'ai un peu mal à la tête, lui expliqua-t-elle avant de s'emparer de l'une des petites lampes à huile de service, déposées sur le guéridon au pied de l'escalier.

Une fois dans sa chambre, la jeune fille referma la porte derrière elle. Les yeux pleins de larmes, elle se déshabilla et mit son épaisse robe de nuit. Elle souffla la lampe et se glissa dans son lit sous les couvertures humides.

— Lui, il va me payer ça, dit-elle à mi-voix en serrant les dents, les yeux ouverts dans le noir.

Avant de partir pour le chantier, à la mi-octobre, Laurent Boisvert avait juré de lui écrire souvent durant l'hiver. Une seule lettre lui était parvenue un peu avant Noël. Depuis, aucune nouvelle. Elle savait qu'il était difficile d'envoyer du courrier quand on travaillait dans un chantier, au fond des bois, mais il y avait tout de même des limites. Ses frères avaient bien trouvé le moyen d'écrire à la maison trois ou quatre fois durant les six derniers mois… Elle avait passé l'hiver à espérer de ses nouvelles, refusant par fidélité toutes les avances des garçons demeurés à Saint-François-du-Lac durant l'hiver. En plus, depuis deux semaines, elle se morfondait à l'attendre pendant que monsieur fêtait…

— C'est fini ce temps-là ! déclara-t-elle en donnant un coup de poing dans son oreiller. Tu vas arrêter de rire de moi, Laurent Boisvert.

Dire qu'il avait même osé parler de fiançailles à son retour ce printemps, l'effronté ! Le cœur étreint, elle songea à toutes les fois qu'il lui avait chuchoté à l'oreille qu'elle était la plus belle et qu'il l'aimait comme un fou… Durant ce qui lui sembla une éternité, la jeune fille imagina toutes sortes de scénarios dans lesquels son amoureux la suppliait de ne pas le renvoyer, de lui pardonner, de lui donner une dernière chance. Elle, implacable, lui indiquait la porte d'un doigt vengeur après l'avoir laissé s'humilier et se traîner à ses genoux.

Un instant, elle fut tirée de ses rêveries par les pas lourds de ses frères montant à l'étage puis par le bruit que faisait son père en tisonnant le poêle dans la cuisine. Des portes de chambre se fermèrent et le silence envahit de nouveau la grande maison en pierre. Elle demeura longtemps à l'affût

du moindre bruit, attendant avec impatience le sommeil qui lui ferait oublier sa peine durant quelques heures.

— Corinne ! Corinne ! hurla Lucienne, exaspérée, debout au pied de l'escalier. Est-ce qu'il va falloir que j'aille te réveiller avec un broc d'eau froide. Lève-toi ! Ça fait trois fois que je te crie de venir m'aider à préparer le déjeuner. Les hommes sont à la veille de revenir des bâtiments.

Quelques instants plus tard, la cadette de la famille Joyal descendit l'escalier, les yeux gonflés de sommeil.

— Pour l'amour de Dieu, veux-tu bien me dire ce que t'as à tirer de la patte comme ça à matin ? lui demanda sa mère lorsqu'elle apparut dans la cuisine. Tu t'es pourtant couchée de bonne heure hier soir.

— J'ai eu de la misère à m'endormir.

— Tu sais quoi faire dans ce temps-là, ma fille. T'as juste à dire ton chapelet.

La jeune fille ne répliqua pas.

— Bon, fais cuire les œufs, lui commanda sa mère qui venait de jeter un coup d'œil par la fenêtre. Ton père et tes frères s'en viennent.

Les quatre hommes pénétrèrent dans la maison par la cuisine d'été, enlevèrent leurs bottes et leur épaisse chemise à carreaux avant de pousser la porte de la cuisine d'hiver où flottaient toutes sortes d'odeurs appétissantes. Lucienne déposa sur la table une assiette de lard et se mit en devoir de faire des rôties sur le poêle à bois avec d'épaisses tranches de pain.

— Les œufs sont presque prêts, annonça Corinne en transférant le contenu de sa grande poêle de fonte dans une assiette.

— Avant de manger, Simon, tu vas me mettre de l'eau dans le *boiler*, lui ordonna sa mère. Comme ça, on manquera pas d'eau chaude pour laver la vaisselle, expliqua-t-elle avant de s'asseoir à un bout de la table.

Le garçon alla actionner la pompe et remplit un gros contenant d'eau qu'il versa dans le réservoir situé sur le côté gauche du poêle L'Islet. Il dut répéter la manœuvre à trois reprises avant que le réservoir soit plein.

Les Joyal déjeunèrent avec appétit. Au moment de boire sa tasse de thé, Napoléon annonça qu'il avait l'intention de profiter de la belle température pour vérifier les clôtures et remplacer les piquets de cèdre qui avaient mal supporté l'hiver.

— J'espère que tu vas au moins nous laisser Simon pour nous aider à préparer le jardin ? lui demanda sa femme.

— Il me semble que t'aurais pu choisir un autre temps pour faire ça, lui fit remarquer Napoléon avec un rien de mauvaise humeur. Là, c'est le temps de s'occuper des clôtures pour sortir les vaches de l'étable au plus coupant.

— Ce jardin-là, on n'est pas pour le faire au mois de mai, répliqua Lucienne sur le même ton. Pour une fois qu'il fait assez chaud en avril. Il y a plus de gel la nuit et j'ai besoin de sortir les semis qui encombrent ma cuisine d'été avant de faire le grand barda.

— Bon, c'est correct, accepta son mari, à contrecœur.

— Moi, j'haïs ça faire cet ouvrage-là, se plaignit l'adolescent. Je l'ai fait l'année passée. Anatole ou Bastien pourrait pas le faire pour une fois ?

— Whow ! le jeune, intervint l'aîné. Quand on avait ton âge, on l'a fait, nous autres aussi.

Lucienne et Corinne se levèrent pour ranger la cuisine et laver la vaisselle pendant que Napoléon répartissait les tâches pour l'avant-midi entre ses deux fils les plus âgés. Bastien nettoierait l'étable pendant qu'Anatole accompagnerait son père après avoir attelé Prince à la voiture sur laquelle ils avaient déjà déposé une quinzaine de piquets de cèdre, une pelle et un gros rouleau de fil de fer barbelé. Après avoir fumé une pipée, le père donna le signal du départ et Simon, l'air ennuyé, demeura seul dans la cuisine en compagnie des deux femmes.

— Pendant qu'on finit la vaisselle, dit Lucienne en se tournant vers l'adolescent, tu vas aller nous chercher du fumier pour le jardin. Puis prends le plus vieux. J'ai pas envie de passer mon été à quatre pattes à arracher les mauvaises herbes. Après, tu pourras consolider la clôture autour.

— Est-ce qu'il y a autre chose ? demanda Simon, exaspéré.

— Il va y avoir autre chose, lui répondit sèchement sa mère. Commence d'abord par faire ça, on verra après pour la suite.

Simon sortit de la maison en faisant claquer rageusement la porte derrière lui pour bien manifester son déplaisir. Quelques minutes plus tard, Lucienne et sa fille furent prêtes à leur tour à sortir de la maison.

— Descends tes manches de robe et mets ton chapeau de paille, lui recommanda sa mère.

— Mais m'man, on est juste en avril. Il fait jamais assez chaud pour avoir un coup de soleil.

— Peut-être pas, mais as-tu envie de passer pour une sauvagesse avec la peau toute brune ? Même en avril, le soleil tape, tu sauras, ma petite fille. Va nourrir les cochons et les poules pendant que je vais aller jeter un coup d'œil à mes semis.

Lorsque les deux femmes entrèrent dans le jardin situé à l'arrière de la maison, Simon avait déjà transporté deux bonnes brouettes de fumier qu'il avait entrepris d'étendre avec un râteau.

— Quand t'auras fini, tu nous apporteras les semis qui sont sur la grande table de la cuisine d'été, dit Lucienne à son fils avant de se mettre à bêcher la terre en compagnie de sa fille.

L'adolescent fut libéré de sa tâche au milieu de l'avant-midi et put rejoindre son père et ses frères. Cependant, sa mère et sa sœur travaillèrent d'arrache-pied toute la journée. Même si elles avaient mal aux bras et aux reins à la fin de

cette journée harassante, elles ne se plaignaient pas, trop heureuses d'en avoir fini.

— C'est ben beau tout ça, annonça Lucienne à la fin de l'après-midi en s'essuyant le front avec le large mouchoir qu'elle venait de tirer de l'une de ses manches, mais il va falloir penser à aller préparer le souper. Surtout qu'à soir, c'est samedi et tes frères vont vouloir partir aller veiller de bonne heure…

Elle allait ajouter que Corinne elle-même voudrait faire un brin de toilette avant l'arrivée de son cavalier, mais elle se retint à temps, ignorant si le beau Laurent oserait se présenter à la maison après s'être laissé désirer aussi longtemps par sa fille.

Au moment où les deux femmes refermaient la porte du jardin, un cri les figea sur place.

— Maudit calvinus de calvinus ! entendirent-elles en provenance de l'arrière du poulailler.

— Bon ! Qu'est-ce qui se passe encore ? demanda Lucienne en s'avançant précipitamment vers le petit bâtiment situé à côté de l'écurie.

Lucienne Joyal n'eut pas à aller plus loin. Son fils Bastien apparut au coin du bâtiment, le visage rouge de fureur.

— Qu'est-ce que t'as à crier ? lui demanda-t-elle.

Au même moment, l'effluve qui lui parvint lui apprit l'inutilité de sa question.

— La maudite vermine !

— Ouach ! s'écria Corinne, en réprimant mal un haut-le-cœur. Mais tu pues plus que le fumier qu'on vient d'étendre dans le jardin.

— Aïe, toi ! C'est pas le temps de faire la drôle, s'emporta son frère.

— Mais qu'est-ce que tu faisais là ? lui demanda sa mère.

— P'pa m'a envoyé chercher deux piquets de cèdre. On n'en avait plus dans la voiture. Quand je me suis penché pour les prendre, il y avait une bête puante. La maudite, elle m'a arrosé !

— T'es pas obligé de le dire, ça se sent, se moqua sa sœur. C'est Rosalie qui va être fière de t'avoir dans son salon à soir. J'ai comme l'idée qu'elle va être obligée d'ouvrir les fenêtres pour que tu sois endurable. Je serais même pas surprise que le père Cadieux recule un peu sa chaise berçante quand il va vous chaperonner, juste pour pas trop te sentir.

— Toi, ma…

— Bastien ! Calme-toi, lui ordonna sèchement sa mère. Et toi, arrête de le faire étriver pour rien, ajouta-t-elle à l'endroit de Corinne. D'abord, il est pas question que t'entres cette odeur-là dans la maison. Corinne, va chercher une chaudière et mets un peu de soda dans l'eau chaude. Apporte aussi un morceau de savon et des guenilles dans la cuisine pour qu'il puisse aller se laver dans l'écurie.

— Et pour mon linge ? demanda le garçon en prenant un air dégoûté.

— Je vais remplir une cuvette d'eau sur le balcon, en arrière. Tu laisseras ton linge sale là-dedans. En attendant, je vais aller t'en chercher du propre dans ta chambre. Mais, bonne sainte Anne, approche pas trop de la maison, ça donne mal au cœur.

Quelques minutes plus tard, les deux femmes virent Bastien sortir de l'écurie vêtu du pantalon et de la chemise propre qu'elles lui avaient donnés. Il portait à bout de bras ses vêtements sales qu'il lança dans le baquet rempli d'eau savonneuse posé sur le balcon.

Un bonheur si fragile

Une saga familiale plébiscitée outre-Atlantique !

Tome 1

L'engagement

Tome 2

Le drame

Mai 2015

Tome 3

Les épreuves

Septembre 2015

Tome 4

Les amours

Novembre 2015

Dans le Québec rural de 1901, la vie est rythmée par les saisons. Alors que fidélité, piété et entraide sont des vertus encouragées par le clergé tout-puissant, Corinne Joyal n'aurait jamais cru qu'en épousant Laurent Boisvert, elle allait faire son entrée dans une famille où l'argent et l'égoïsme sont rois. La jeune femme découvrira rapidement que le fils de Gonzague Boisvert est un grand charmeur fainéant et irresponsable.

Dans son village d'adoption, Corinne fera la rencontre de personnages attachants comme Rosaire, un adolescent orphelin, Juliette, la sœur de Laurent, et Jocelyn Jutras, un voisin toujours prêt à aider. Au fil des mois, la nouvelle mariée, volontaire et déterminée, apprendra à se défendre autant des excès de son mari que de l'avarice de son beau-père.

Illustration de la couverture : Régis Loisel et Jean-Louis Tripp

Kennes
Destination Québec
kenneseditions.com